

Mille nuits

ou regarder les grenouilles nager ♀

Yves Robert

une histoire d'amour avec une femme sous un lampadaire

————— *Atelier Grand Cargo – collection seul.e au monde* —————

**Mille nuits
ou regarder les grenouilles nager ♀**

une histoire d'amour avec une femme sous un lampadaire

la femme : Le jour s'éteint, la nuit s'éveille... Raconter la vie est mal aisé.

Mille fois recommencée, une vie c'est mille fois recommencée. Puis un jour, pas trébuché, culbute, la grande culbute, fini, cœur en croix. Ça nous arrive à tous, les yeux écarquillés entre les étoiles, pupilles posées sur le vide, mort, aussi sèche qu'une sauterelle. L'âme s'enfonce dans le sable, on ne sent rien. Sénatrice ou banquière, on est bien obligé à redevenir modeste. On retourne à la terre avec ce qui fut pris à la terre. C'est pour tous, la crainte de tous, la vie de tous. Je le sais bien, je fais partie de l'équipe. Je tiens de ma mère et de mon père le droit de passage, le droit de voir mille horizons, de nager dans les bonheurs, de sombrer avec la tragédie. En fait, le droit de vivre.

La vie, c'est du bordel, et c'est pas mal.

Je changerais pas, on a qu'une chance, un seul passage vers le Nord-Ouest. Toutes les aurores sont nouvelles, des surprises recommencées, jusqu'à la dernière, jusqu'à l'oubli. La vie, c'est déraisonnable. Je suis là les bras tombés, bras tombés parce qu'amoureuse. Pour qui ?

On se le demande... Pour un garçon comme mille autres garçons, une beauté imparfaite, un désir aiguisé et impatient, comme mille autres garçons, mais c'est lui.

Pourquoi on aime ? Qui peut le savoir ?

Peut-être pour ne pas mourir. La mort, c'est du sel, ça donne du relief à l'amour. Un seul passage, une seule vie, alors, il faut aimer. Chaque jour, chaque action, chaque geste doivent être chargés de gravité.

La gravité... C'est une attraction. Ça ne se voit pas, pourtant un jour, la gravité est sous nos yeux. Un inconnu, beau comme mille autres, un gars que personne ne regarde. Ce n'est pas qu'un corps, c'est une impression. Une âme, une brume avec de l'élégance, un regard sur le vent. Des cheveux aussi ordonnés qu'un champ de blé, une main qui remonte le front et brosse les épis. Geste d'homme, geste anodin. Que deviendrait-on sans cette simplicité ?

Le reste disparaît, les autres gars semblent insignifiants. Les autres amours deviennent passades oubliées. Confusément, on le sait, cette gravité sera une chose unique. C'est ce gars, rien que ce gars. Il occupe les galaxies, chevauche les voies lactées, brise le ciel, dépose un poids mortel sur les épaules. Une solitude de marbre. On ne s'y attend pas, ça arrive. Je suis devenue la femme la plus seule au monde, marcheuse parmi la foule, marcheuse à travers les ronces. Un gars comme ça, c'est une promesse. Sait-on seulement comment sera le voyage ?

Il n'y a pas de tickets, pas de guichet, pas de guide. Sait-on seulement où et quand il finit ?

Le jour revient tous les matins, les meilleurs comme les pires. J'ai vu ce gars, il avait des intentions vacillantes, des intentions girouettes. Je me suis avancée, je marchais sur la glace, ses intentions étaient vraiment vacillantes.

Éh, je suis courageuse.

J'ai posé devant lui, mon cœur et mon âme, j'ai dissimulé mon corps pour ne pas troubler son choix, je ne voulais pas d'une décision déplacée. Ses intentions étaient vacillantes, je ne le voyais pas. À chacun de mes mots, il souriait.

C'est pas bon, un gars qui sourit quand on lui parle d'amour.

J'ai remarqué la couleur de ce sourire, sombre, triste comme de la brume. J'ai compris que ça clochait, j'en ai pas tenu compte, j'ai fait ma proposition.

Le sourire est devenu moqueur. Je ne pouvais pas le laisser répondre, le verdict aurait été sans appel. Un sourire de triton... C'est des salauds. Ils séduisent les baigneuses, les noient. J'aurais fait n'importe quoi pour surnager.

D'ailleurs, je l'ai fait.

J'ai parlé sans réfléchir. J'ai parlé comme on s'accroche à une bouée pour gagner du temps, pour échapper à la sentence. J'ai dit d'attendre, d'attendre avant de répondre. J'espérais voir ce sourire changer de nature. Ces lèvres jointes, légèrement brisées, blanches. Un mépris de bel homme qui sentait le gel. Lèvres de glace, lames serrées l'une contre l'autre. Ça me déchirait.

Je ne pouvais pas le laisser répondre. J'ai dit mille nuits.

Mille nuits. Mille nuits, j'attendrai mille nuits, une réponse, ici, tous les soirs jusqu'au matin, j'attendrai. Ne dis rien. Je devais lui dire tu, on dit facilement tu à un garçon. Ne dis rien aujourd'hui. J'ai montré le ciel au-dessus de nous.

Il ne faut pas décocher une flèche dans les nuages, on ne peut pas savoir où elle retombe.

On est naïve quand on aime, je l'ai pensée si fort, ça a dû se voir. J'ai aussi pensé, l'amour est une étincelle avant d'être un incendie. Il a cessé de sourire. J'ai espéré une accalmie, mais c'est devenu un rire. Il est parti en emportant le rire, la gravité et sa jeunesse. Il m'a laissé ici comme flottant

dans l'air, une cendre qui hésite. J'avais ouvert la porte sur mille nuits d'attente. Son départ, un dernier rire bref, le silence, et mille nuits.

Mille nuits.

Depuis ce soir-là, mille fois, ici, à regarder l'obscurité se déployer, à voir les voisins, gens du quartier, la lumière de leurs fenêtres, eux, ombres derrière les rideaux, moi, épouvantail dans la nuit, mal fagotée, indifférente aux virevoltes des chauves-souris, une tête et des habits de paille.

Mille nuits. Qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il canicule, que la froidure remonte des orteils. Mille nuits toujours présente, toujours à maintenir la veille, attendre sa venue. Parce que je sais qu'il viendra. Observer la rue, écouter les silences, espérer le galop de ses pas, souples, rapides et nerveux. Ces pas ne sont pas encore venus. Parfois, je crois les entendre.

Le temps passe, les saisons aussi, ma fortune se dilapide. On ne peut pas attendre mille nuits et garder son travail. Les habits s'usent, les cheveux deviennent forêt et les souliers percent. Ce soir, c'est la dernière nuit, la millième. J'ai attendu une éternité, (mais) même les éternités ont une fin.

Mille nuits de vertige à craindre l'aube, à risquer de perdre l'équilibre et devenir la poussière froide d'une étoile filante. Faire un geste définitif pour clore la lumière, éteindre l'espoir, donner la conclusion, mais j'ai tenu bon.

Aujourd'hui, quelque chose a changé. Cette nuit, il sera là, appuyé sur ses épaules carrées. Avant le matin, j'aurai ma réponse. Un sourire espiègle en guise d'excuse, la malice bleue des yeux. J'aurai sa réponse, il dira :

- Je t'ai fait attendre...

C'est évident, il sera là, il ajoutera :

- Pour nous deux... c'est oui.

Je suis sur un chemin étroit où tout est possible. J'ai devant moi les heures de cette dernière nuit. Ce matin, la solitude prendra fin, je le sais, j'en suis sûre. Restez avec moi. Seule, il fait froid. Je raconterai des histoires pour passer le temps, vous serez témoins. Quand il viendra, vous verrez, ça vaudra la peine. Vous pourrez le voir. Il est solide comme les fondations d'une forteresse. Vous témoignerez que je suis restée fidèle. J'ai fait ce qui devait être fait.

Mille nuits, c'est deux années, neuf mois. Deux années et neuf mois. On ne mesure pas assez bien le temps qu'il faut au temps. En fait, on le mesure trop tard, quand il ne reste plus rien à retenir. On mesure le chemin en arrière. Devant, on sait pas encore, c'est mystère, Nord-Ouest.

Cette nuit est grave, d'une densité rare. Certains se disent qu'il ne viendra pas. C'est impossible, il viendra. Quand je passe la main, je peux sentir

l'air entre mes doigts. Chacun de mes pas, une semelle de plomb, chaque respiration, une contrainte. Je suis seule au monde perdue dans la gravité. Je suis seule. Hommes ou femmes, on n'est pas faits pour vivre seuls. Comprenez-vous ?

Vous avez des vies de météores, vous traversez le monde sans le besoin de se pencher sur le mien, c'est la faute de personne. Parfois, on se dit, une fille qui dort dans la rue, ça doit être une drôle de fille, puis vous passez votre route... Moi aussi, j'aurais passé sans... Mais moi, je restais.

Deux ans et neuf mois, j'ai vu vos trajectoires, parce que moi, je suis toujours ici, immobile. Je suis Saturne, planète prisonnière, encerclée d'anneaux. Saturne, je vous regarde, infatigables voyageurs, chaos émouvant de la foule, météores autour de moi. Les événements vous charrient d'un bord à l'autre, d'un travail à un autre. Un peuple de moineaux. Le monde vous malmène, vous laisserait pour mort s'il n'y avait pas la tendresse de vos foyers, petit bonheur à quoi se raccrocher, petit bonheur pour ne pas sombrer.

Vous, vous n'êtes pas seuls. Moi, je suis Saturne, prise dans mes anneaux, immobile depuis deux ans et neuf mois, prisonnière d'une parole donnée, parole insensée, parole importante. Je suis Saturne, sans tendresse, sans foyer. Saturne tombée mille nuits dans cette rue sans me plaindre. Parfois je m'étonne, je tempête, c'est de l'impatience. J'ai perdu travail et logement. Quel patron garderait une employée qui ne dort jamais ? Quel gérant garderait une locataire sans argent ?

Je suis ce que je suis, je pourrais embellir, raconter paillettes et fortune, mais ce qui est vrai finit par se voir. À la vérité, je l'ai dit, je suis une femme seule. Une jeunesse entamée, habits fripés, anoraks élimés, peau sale et vieillie. Le temps use lentement, mais il use.

J'ai la trajectoire d'une cosmonaute soviétique, l'empire s'effondre, je marche sur la lune un peu perdue, traîne avec un scaphandre percé. La respiration est difficile, mais si au détour de cette mer poussiéreuse, il apparaissait près de moi. Sur la lune, un sac à la main, quelques affaires pour me rejoindre sans regarder la crasse des habits, alors le temps deviendrait une éternité fugace. Les étoiles s'éparpilleraient hors du ciel sous l'effet d'un vent bourrasque. Nous serions deux voyageurs au premier jour de l'aventure. Peu importe les regards du monde, inquisiteurs, ventripotents, dédaigneux. Peu importe qu'ils se détournent, peu importe le cœur aride des incrédules. Nous serions deux voyageurs appuyés au bastingage, heureux comme des marins en maraude. Heureux, c'est tout.

Ça serait une autre vie, quand même.

Il y a ce que l'on voit, ce que l'on rêve et ce qui est. La première nuit, une vieille femme avait dit, la vieille femme qui habite au-dessus de l'épicerie, cette vieille femme avait dit :

- T'es folle, ma fille. Il ne viendra pas, trop bien pour toi, tu vas te dessécher.

Les vieux sont cruels comme des miroirs.

- Dans mille nuits, tu seras une racine aussi tordue que moi, ça se verra pas du premier coup d'œil. Ça se verra pas... t'auras encore des dents, des sourcils noirs, l'apparence d'une jeune, mais le cœur, quel état. Une racine poussera dans ton cœur.

Elle rigole, les vieux rigolent de tout. Son dentier du haut tombe sur celui du bas, ça fait clac, ça lui fait honte. Je suis contente parce que ça lui fait honte. Elle le rajuste de mauvaise humeur, c'est bien son tour. Elle me regarde avec dédain :

- Toi, tu va finir pintade.

Elle rajuste, toute sa main dans la bouche. C'est « une hippopotame ». C'est de la mauvaise humeur de vieux. Une mauvaise humeur et une mauvaise haleine. Un désespoir fripé comme s'ils étaient les seuls à se savoir mourir. C'est pas la proximité qui fait la conscience, mais avec l'âge ils accumulent la jalousie et l'acide, le poison de nous voir si vivants. Ils se déforment, distribuent des conseils pour faire mal, blesser, jeter plus jeunes qu'eux dans la vie avec des craintes, jeter dans la fournaise. Ils nous accompagnent avec de mauvais rires pleins de fausse bienveillance, des aigreurs, la grimace des erreurs.

Ils ont collectionné les échecs, les désillusions, vu le monde en flamme, mangé des patates froides. Ça explique. La vieille hippopotame n'a pas eu la vie facile, non, faut dire. N'a pas de famille comme si elle était née seule. Seule ou différente, mauvaise herbe tombée d'une fille-mère. C'est pas si longtemps que ça où elles n'avaient pas le droit d'être mères, je veux dire mères-seules. Les nouveau-nés étaient enlevés et semés aux quatre vents, graines séparées des fleurs. Cœurs fragiles que le souffle disperse, éparpille en nuage de parachutes. Des tiges perdues. Cœurs fragiles se forgeant l'âme dans les douleurs, devenant des poignes de fer, des caractères, des aigreurs.

Nous y revoilà, des aigreurs. Les enfants déracinés sont porteurs d'un mensonge. Ils ont appelé « maman » une inconnue, une femme sans ressemblance. Même enfouie sous les couches, une tache refait toujours surface. Une tige perdue cherchera inlassablement le rêve d'une soie à soi, la douceur, une odeur de lait, une tolérance maternelle, une ressemblance,

mais les années s'enfuient et rendent la chose impossible. D'après le monsieur au petit chien, c'était une femme belle et désirable.

Le monsieur au petit chien, vous le connaissez tous.

Des hommes s'étaient approchés, mais l'aigreur se cachait déjà derrière la douceur et le duvet. Ça faisait fuir. Faut être courageux pour aimer, pour aimer vraiment. Faut être prêt à tout, même au pire.

Jeune, elle avait cédé son lit à des hommes chauds et doux, des hommes de passages, des voiles en lambeaux que le vent du matin emporte. À chaque fois, le lit restait vide et glacé avec une solitude de cuisine mal agencée, de chicorée froide.

Elle ne m'aime pas, je ne l'aime pas. Je suis soulagée quand elle s'éloigne. Je suis soulagée de ne plus sentir sa mauvaise haleine. Les choses peuvent reprendre un cours normal.

Enfin, presque. En mille nuits, j'ai vu des choses merveilleuses. La nuit est le royaume des surprises. L'absence de lumière transforme tout. Maintenant, je suis habituée, rien ne me trouble. Je reste curieuse. Vous ne me verrez pas trembler.

Il y a l'homme qui soliloque. En fait, il parle à son chien, raconte la vie des autres. Le chien écoute en laissant pendre sa langue sur le côté comme s'il espérait un sucre. Il reste planté sur ses pattes arrière, les oreilles attentives. L'homme parle, et parle, et parle. Il dévide. Le chien fait durer, cache son envie de pisser. Il écoute l'histoire jusqu'à la dernière extrémité, se redresse seulement quand il ne peut plus retenir. Une flaque jaune brille de la lumière des réverbères. L'animal tire sur la laisse. Il est temps de repartir.

C'est toujours une histoire différente et l'homme ne termine jamais. Faut pas raconter des histoires qui ne se terminent pas. C'est comme les rêves, si on se réveille avant la fin ça veut rien dire, on sait pas qu'en faire.

L'homme et le chien portent une moustache et des yeux fatigués. Lui, un petit veston et un appareil auditif à chaque oreille. Le chien une médaille avec un numéro. Parfois une femme l'accompagne, chaloupe à son bras. Elle n'est pas belle. Jolie, ça, c'est sûr. Un peu lourde et mal habillée. Il se dégage de son visage une chose émouvante, une gentillesse naturelle, une manière d'être attentive. Ses bras robustes indiquent qu'elle est un havre, une baie protégée des tempêtes, un rivage où le naufrage devient possible. Quand il est avec, il ne raconte pas ses salades. Il ne peut pas. Il n'ose pas. C'est elle qui tient la dragée, y a pas à discuter. Elle se tortille, s'enroule autour de lui, libère le chien pour s'en débarrasser. Dans leur vie à eux, elle est le point de gravité. Elle « contraste », semble se déplacer sans tristesse. Lui, je l'ai surpris à faire un truc à ses oreilles. Il éteint ses

« sonotones ». Quand c'est fait, son sourire éclaire le silence retrouvé. Un sourire de spectateur au cinéma muet. Elle ne se rend compte de rien ou fait semblant. C'est un couple qui dure avec ses errements et sa quiétude. Une habitude où s'équilibrent la joie et la tristesse, l'un compensant les excès de l'autre.

Je n'imagine pas les excès de celui que j'aime, je les rêve. Je les découvrirai au fil des jours, je m'en étonnerai, m'en agacerai. Nous chercherons les points d'équilibres. Il posera sa tête sur mon ventre, fera semblant d'écouter la vie, moi je laisserai mon cœur entre ses mains, livrée et fragile. Tout se réalisera, ce qui est dit se fera.

Il viendra avant la fin de cette nuit. Je n'ai pas attendu mille nuits pour rien, ça serait injuste. Rien n'est jamais juste ou faux. Nous sommes des êtres gris. La vie chahute, les couleurs se mélangent. Ni génies ni monstres, simplement fragiles à essayer de vivre ensemble et tuer nos solitudes. Je philosophe, bécasse décharnée, ça fait beau, les pattes dans la boue et le bec rempli de limaces. Ridicule.

Peut-être pas... Une nuit, la rue était déserte, quelque chose s'est passé. Les lumières sont éteintes, seule la lune rase les murs. C'était la cinquante-cinquième nuit, j'avais encore peur des ombres. Les fenêtres étaient vides. Cinquante cinq, un chiffre magique. Rien ne filtre des rideaux. D'habitude, quelques chauves-souris voltigent et chassent. D'habitude même au cœur de la nuit, il y a du bruit. Bourdonnement, vents qui s'entremêlent, néons qui chantent, le cri des oiseaux nichant dans les arbres de la forêt.

Non loin se trouvent une forêt et un étang, tout le monde le sait. Des roseaux et des grenouilles, ce qu'il faut pour que la vie ne disparaisse jamais.

Ce soir-là, un silence pesant s'installe, je n'entends même plus mon cœur battre. L'air de mes poumons ne chante pas. J'ai pensé, je suis morte. J'étais presque soulagée.

Une vibration, ça commence par une vibration. Battement lourd et régulier, de plus en plus fort. Je raconte, (mais) personne ne croira. Des choses dans la vie, on est la seule dépositaire. Dire, c'est risquer de paraître menteuse, ne pas dire, c'est les perdre à jamais.

Ouvrez vos oreilles. Cinq éléphants approchaient les uns derrière les autres. Une file, une parade. Cinq éléphants. Devant, une matriarche immense. Chez les éléphants, c'est les filles qui commandent, c'est indiscutable, y a pas à se plaindre. De belles défenses ivoire, des oreilles éventails, une trompe tambour-major balançant le rythme. Perché sur nuque, un petit singe douroucoulis, veste de fanfare, rouge et boutons

dorés. Un petit singe fanfare. Vous ne me croyez pas, ça se voit, je passe pour menteuse, je sais. Ils défilent devant moi, majestueux, traversent le quartier. Je suis la seule qui a vu, la seule ou presque. Derrière, un homme avec une pelle et une boîte métallique, discret comme une silhouette. Il n'a pas laissé une crotte. Nous étions deux à connaître l'existence des éléphants, le ramasseur de crottes et moi.

Certains prétendent que les hommes silhouettes n'existent pas parce qu'on ne les remarque jamais, qu'ils sont invisibles. Alors, comment se vident les poubelles, se nettoient les villes ? Qui charge les camions, fait tourner le monde ?

Il n'y a pas de miracle, les réalités sont des éléphants majestueux. Les inconscients déambulent entre leurs pattes sans savoir, sans rien remarquer, ne se doutent pas qu'un jour ils seront écrasés par un pas de côté, par une maladresse de l'histoire.

Après, la rue s'est animée, le jour s'est pointé. Les gens se levaient, s'ébrouaient, partaient, pressés. Le travail est un appel implacable. Pas un ne s'imaginait habiter sur la piste des réalités. Les éléphants reviennent tous les soixante-trois jours. Si je compte bien, cette nuit... Prenez un Thermos, du café, une chaise pliante. Vous pourrez vérifier si je suis menteuse. Ne dormez pas, ne dormez pas en croyant vivre dans un pays tranquille. Il suffit de regarder pour voir. Les éléphants et le singe douroucoulis, la silhouette et sa boîte à crottes, les invisibles et leurs corvées. Des pistes traversent le monde, irriguent de magies et de désastres les quartiers les plus beaux ou les quartiers les plus ordinaires, les plus ordinaires comme ici.

Ordinaire, c'est pas pour vous vexer, je dis ordinaire parce qu'il y a des milliers de quartiers comme celui-ci, mais c'est ici, à cet endroit précis que j'ai donné rendez-vous. Jusqu'à la dernière seconde, je veux garder confiance. Il viendra, beau comme un cheval sauvage. Les mustangs, les herbes et la plaine. Mille nuits à attendre, c'est quelque chose. Ça se passera de manière étrange. Le galop de son pas, dans l'air l'odeur tiède et douce du crottin. Un cheval emporte avec lui toutes les odeurs de sa vie. Paille brisée, terre chaude et frémissement de liberté, de l'animal contenu, mais indompté, pour ne laisser paraître que l'élégance et la force.

Les corps s'apprivoisent l'un de l'autre, à la fin, ils ne font qu'un.

D'abord tempête cavale, fier d'être admiré, fier d'être convoité, dédaigneux. Finalement piquer trot et pas de deux, se tenir corps fondu l'un à l'autre, volte et parade, robe soyeuse qui frise sous les doigts, une peau qui tremble. Vous me trouvez folle ?

Est folle est celle qui ne voit pas les éléphants, c'est tout. Les fous croient la réalité du journal, des horaires, des cadences, des faits, de la fiche de paie et des livres de comptes. Les fous voient le monde comme on dit qu'il est. Pas moi. Je suis sensée, moi. Je vois les éléphants dans l'obscurité. Je rêve d'un homme cheval. Je me laisse enivrer par les odeurs du paddock. J'entends la musique des grenouilles. Tout le temps, je suis curieuse de la comédie du monde et quand cette folie s'efface, je l'invente. Un petit bal d'automne, des lampions et un tuba. La femme qui rêve traverse le temps, ne vieillit jamais. C'est une sorcière. Elle aime plus que tous. Elle aime. Le monde plie à son rêve, à son espoir. Ses paroles sont de la couleur et de la musique assemblées. Rêver la vie devient une poésie. Des mots qui marchent et se perdent. Il faut le savoir, un mot perdu finit toujours par être retrouvé. Les gens les plus ternes se font surprendre par les mots perdus. Ils s'encoublent dessus, trébuchent, tombent à terre, se font mal. On ne peut pas ignorer les mots perdus. Les mots doivent se prendre au mot, ils ont un sens, une émotion, un plaisir, une douleur.

Tenez, aimer, drôle de mot, aimer. Aimer est une douleur, une griffure qui s'apaise ou ne s'apaise pas. Aimer est une contradiction. Ça contient ce qui brise, ce qui rend le plus heureux au monde, l'un ne va pas sans l'autre. Aucun bonheur n'est capable de faire si mal. Depuis mille nuits, je vis avec l'espérance, avec la peur. Tant que le matin ne se lève pas, je suis suspendue entre ces deux états. L'espérance, la peur. Parfois vivante, parfois presque morte, parfois totalement morte.

Les mots sont des oiseaux, quand il gèle, ils tombent. Si on aime, on souffle sur leurs cœurs. Le duvet vibre et brusquement ils se raniment, battent des ailes, rien ne sert de les retenir. Les mots sont des espoirs qui s'envolent, deviennent pieds de nez à la faucheuse, pirouettes.

Si on ne souffle pas... Le petit monsieur sec, celui du numéro seize, un moineau solitaire. En se tordant le cou, on voit sa fenêtre d'ici. Mort de son vivant, vivant par sa mort, vous avez tous lu l'histoire. Tant qu'on n'avait pas ouvert sa porte, on ne savait pas. Même les mouches et les odeurs étaient restées à l'intérieur. Personne pour souffler sur son cœur, faire vibrer le duvet.

Les voisins disaient, c'est la solitude. Les journaux, de l'indifférence coupable. Comme si les gens étaient des chiens avec les chiens. Les journaux disent les choses sans savoir. C'est rassurant pour tout le monde. Ils désignent des suspects, renoncent aux explications, ne relatent plus, mais jugent. Le petit monsieur est plus vivant maintenant, tant qu'on en parle. Pas dans les canards, mais dans le silence mesuré des gens. Il avait des lunettes, un petit nez, elles glissaient facilement. Il ne disait

jamais bonsoir, rasait les murs, prélevait le courrier à la manière d'un pickpocket. Dans sa boîte aux lettres, il n'y avait jamais de lettre, mais des factures ou des publicités déposées par erreur.

La solitude, c'est des boîtes aux lettres vides. La solitude, c'est une télévision allumée dans le salon.

Il m'évitait soigneusement, ne parlait à personne, se montrait toujours discret. Les sacs-poubelle remplis de boîtes de conserve, toujours la même grandeur avec une étiquette rouge, un fracas de ferraille dans la benne. Il essayait de contenir l'ébouillis maladroitement, ne voulait pas déranger. C'est sa discrétion qui l'a fait disparaître. Sa lumière s'éteignait à vingt et une heures cinquante. Le claquement retenu d'une fenêtre, le glissement muet des rideaux qui obstruent, calfeutrent. Le tombeau d'une momie. Les pompiers ont dit que la peau était comme du parchemin, qu'il ne pesait plus rien. De quoi est-il mort ?

Le vent... L'appartement est reloué, une jeune femme avec un grand nez. Les lunettes ne glissent plus. Je prendrai le temps d'en faire une amie. En fait, je ne la connaîtrai jamais. Au matin, quoi qu'il arrive, je serai loin.

L'appartement est reloué, un grand nez et un air revêche. J'apprécie les gens rebutants. Les âmes burinées, les amitiés rugueuses, ça accrochent. Quand c'est lisse, c'est toboggan. C'est plaisant, ça tourne la tête, mais ça reste sans souvenir. Du café en poudre. Il n'y a rien à dire des amitiés de ce genre, mais les autres... Tenez, une amitié rugueuse, une rencontre, elle a commencé la cent vingt-huitième nuit.

Abdel s'est présenté avec un sourire en coin, un peu moqueur. Il est venu avec l'intention d'une amitié directe. C'était plus simple pour lui, il me regardait comme un garçon, n'avait pas de désirs, ça m'allait bien. Il habite dans les maisons du bas et avait entendu parler de moi par la rumeur, s'était décidé à venir voir « l'amoureuse », celle qui a l'air « pintade ». Mon histoire avait déjà fait le tour du quartier. Poliment, il s'est présenté avec une théière, deux petites tasses en grès, une menthe chaude et très sucrée. Une théière, du sable et des dattes.

Le sable, c'était son odeur, sa langue, la manière dont les mots s'accrochaient entre ses dents. Déterminé à me faire parler, il a commencé par lui, peut-être par politesse. Il ne s'est jamais arrêté, on n'est jamais arrivé jusqu'à moi. Je sais beaucoup de sa vie, il ne sait rien de la mienne. C'est un être agréable. Il se moque de ses malheurs comme s'ils étaient tirés d'une histoire saugrenue. Il commente sa vie comme les épisodes comiques d'un homme paratonnerre recueillant tous les éclairs du monde. Quand il parle de lui, il donne l'impression de parler d'un autre.

C'est de la délicatesse, je crois. La délicatesse des gens insubmersibles.

Toutes les parties de son corps grésillent de foudre, ses vêtements sont glacés par les bourrasques et les pluies, ses poches sont trouées. La somme de ses malheurs est une montagne de nuage au-dessus de sa tête. Inch'Allah et voilà, c'est sa formule. Inch'Allah et voilà. Il sert le thé, incroyable... Il y a en Amérique du Sud, une chute, vous ne me croirez pas, la chute de l'Ange. C'est un filet qui tombe depuis mille mètres de haut, un mince filet qui devient trait de vapeur. Quand Abdel verse le thé, j'ai des yeux de loutre, la théière depuis mille mètres, rien à côté de la tasse, pas une goutte. Un sourire, une malice, inch'Allah et voilà.

Elle sort une théière métallique, un verre

La théière, le sable et l'élégance.

Elle verse maladroitement le thé.

Je n'y arrive jamais, moi.

En buvant le thé.

Parler précisément ne sert à rien, raconter le détail de la guerre, c'est en faire une anecdote. Par détail, je veux dire, personnel. Abdel ne s'abaisse jamais à ça, le malheur est général, alors il parle en « général ». Il ne choisit pas un camp pour le dresser contre lui ou contre les autres. Il raconte la fuite sans fin, les bombardements. Cette mer vacances étale devant lui. Les souvenirs de maillots de bain, de châteaux de sable, une fumée sur l'horizon et tout se brise avec fracas. La mer devient soudain aussi froide qu'une mer du Nord. Il raconte le radeau, le moteur en panne, le navire de guerre et les sauveteurs. Les gilets orange éclatent de lumière. Un faisceau de projecteur balaye. La vague verte et profonde, les cris, le canot se renverse. Il raconte comme on boit le thé avec des pauses pour souffler sur la menthe avant la gorgée suivante. Un souffle pour retenir le souvenir des noyés au fond de la tasse et oublier... Retenir les noyés au fond de la tasse.

Abdel transporte sur lui l'odeur du sable, le sable des terres, piquant et minéral. Le sable assoiffé, le sable de pierre. L'odeur des pierres brisées. Inch'Allah et voilà. Il repart et reviendra. Il appartient aux peuples qui partent et reviennent, qui partent et reviennent, toujours en mouvement, toujours d'une terre à l'autre, l'âme vrillée entre deux frontières.

Quand il s'en va, il abandonne la théière une fois sur deux. Maintenant c'est la mienne.

Je le regarde partir. Chemin faisant il parle avec quelques femmes installées entre la rue et l'embrasement des portes. Elles se tiennent avec un pied sur le monde, l'autre à l'abri d'une maison. Habillées de longues robes sombres, elles portent un foulard sur la tête. Derrière elles traînent

des gamins turbulents. Le temps fera son affaire, les pires terreurs finissent toujours par s'assagir.

Les foulards ne sont pas du goût de tout le monde, des regards se tordent, une désapprobation silencieuse, des regards se ferment comme des condamnations. Moi, je ne prétends pas lire dans les âmes. Certains disent que c'est une liberté contre une autre. Moi, je vis dans des cartons, ce n'est pas le meilleur point de vue. Alors, je dis, aimer, ne pas juger... Je ne sais pas lire dans les âmes.

Je sais ce que je suis, ici, avec les deux pieds ancrés sur le bitume. Je suis en amour d'un homme absent... Je ferai ce que je veux de mes cheveux.

Un homme absent... Loin des yeux, loin du cœur a écrit un crétin de mâle. Tout ne se résume pas à ce qui se voit, ce qui fait chair. C'est un sentiment. C'est pas comme de la publicité, multipliée, répétée. C'est profond, sincère, intègre. Même absent, je conserve en mon âme ce cheval libre, sa cavalcade. Ça fait des vertiges, des envies de pleurer, des horizons vastes. Impossible de penser à autre chose. Aimer comme une équilibriste, c'est tout. Impossible d'entrevoir le vide que ça serait, le néant, s'il disait non. Deux ans et neuf mois loin des yeux, toujours et encore en mon cœur.

Je devrais quitter cet endroit, rejoindre l'étang en bordure de la forêt et regarder les grenouilles nager au bal des tritons. L'envie me prend, me tire. Chaque fois que ça arrive, le matin se lève, je n'ai pas bougé.

À chaque aube, je suis une ourse malheureuse. Je fais peine à voir, ah ça.

Le temps passe lamentablement, certaines choses se répètent inlassablement. Mille fois une petite femme, pas plus haute qu'une canne en bambou, passe doucement. Le nez sur ses chaussures, les yeux vers un avenir se situant à environ un mètre cinquante devant elle. La femme aux petits pas, une mécanique de souris. Elle passe chaque soir, bien réglée, à une heure précise avant que la lumière des réverbères ne s'allume. Elle passe avec un sourire triste, un sourire bleu. Un peu de peur dans le regard, se fait la plus effacée possible. Une image délavée qui avance.

La vraie femme qu'elle était a perdu tant de consistances qu'elle est simplement devenue... Une transparence.

Par l'usure, nous perdons nos atomes. Enfants, il a fallu tant d'années pour devenir un être solide, un être ample. Nous étions de l'eau filante, les montagnes et les vents nous orientaient. De l'eau filante, pluie fine et cascade, imprévisible, indomptée, impertinente. On nous a mis en bouteilles. Au frigo, aligné sur des étagères à apprendre, le frigidaire scolaire. Après, on s'est dispersée dans les strates apaisées de l'océan. À

certains, certaines, on a donné les métiers qui sont en dessous des autres. Quand tout va mal, la force qu'il faut pour soulever notre masse, la mauvaise volonté que nous y mettons. De temps en temps, l'ébauche de grandes tempêtes ressuscite une impertinence enfantine, jette nos révoltes sur les récifs, mais vite tout se calme. Rien ne change, rien ne remonte du malaise et des eaux froides, demeure l'étendue plate de l'océan. Nous avons les révoltes soumises.

La femme bambou aux petits pas plie sous le poids d'une charge, mais il n'y a rien sur son dos. Le plomb est dans son corps, dans son habitude à se taire. Je ne sais pas ce que la vie lui a donné, certainement des coups, des coups à n'en plus finir. Elle passe, interminable, pour rejoindre la petite épicerie du bout de la rue. Celle qui distribue les invendus. Après, je ne la vois plus. Au retour, elle doit prendre un autre chemin. La femme bambou petits pas est du temps qui passe. Une rivière s'écoule toujours vers le même but avec constance.

On dit qu'en enfer, un fleuve charrie de l'oubli, parfois j'aimerais m'y tremper.

Moi, je suis immobile avec constance, et je n'oublie rien. Je suis une pierre dans un éboulis aride. Une pierre qui rêve à l'aventure des nuages. Pierre immobile parce que contrainte. Sur le visage du garçon que j'aime, j'avais perçu le refus. J'ai arrêté le temps, un geste désespéré et stupide. L'espérance d'inverser le cours des choses, de retenir le vent entre mes doigts. Son refus était posé sans le dire, un vieux morceau de pain sur une table. Un morceau de trop, un peu rongé, qui traîne sur la nappe. Impossible à avaler même en se forçant. J'ai demandé d'attendre espérant que les choses changent de nature au dégel.

Aujourd'hui, les heures sont chaudes, l'orage reste suspendu dans l'opacité des nuages. Tout semble perdu. Mon espoir est une girouette sous le vent, tantôt sur tempête, parfois sur éclaircie. Avant le matin, la vie donnera ou ne donnera pas. Dans tous les cas, je serai délivrée. Je fatigue à être enchaînée à ce lampadaire. Deux ans, neuf mois, mille nuits sans regarder les grenouilles nager, sans partager la peau d'un crapaud. Mille nuits, j'étais le point où s'appuie l'axe de la toupie. Mille nuits, j'ai regardé le monde et les étoiles faire manège dans le ciel. Mille nuits à attendre un cheval aux allures de brise. Je pensais être celle sur laquelle tout repose. Atlas femme, Atlas à l'origine du monde, Atlas la magnifique.

En fait, je suis une toupie. Les autres regardent mes tours de folle danseuse. Je suis la mire de leurs sourires, de leurs moqueries, tourbillon vacillant, une babiole dont on guette la chute. Je croyais observer le monde, mais c'est le monde qui me regarde.

Les douroucoulis sont des petits singes avec de grands yeux, ils voient tout, mais ne disent rien, font fanfare de moqueries.

Parmi vous, ici, il y a des douroucoulis, des grimaces qui traînent, des yeux avec de la curiosité, des silences qui rampent, des égratignures de regards. Comment vous en vouloir ?

Vous êtes capables d'écouter des histoires à n'en plus finir. Je ne sais pas vivre sans vous, je ne veux pas attendre seule. Un cri n'est rien sans écho. Être le monde, c'est respirer, pleurer, aimer, boire, saigner, attendre... Ne jamais se laisser aller à l'indifférence. Chaque matin, une nouvelle aube se lève, alors les gens font petit pas, mallettes, casse-croustes, cheveux mal peignés, habits de travail, petits-déjeuners avalés de travers, autobus bondés, enfants laissés à la crèche, pointeuses, cigarettes à la sauvette, baisers oubliés dans le creux des draps, factures en suspens et bulletins de vote égarés dans un sac à papier.

Le peuple des moineaux.

Le monde réel ne s'étale pas dans les journaux, il ne fait pas deux lignes dans les rapports d'experts. Dans le monde réel, deux ombres se croisent et se sourient à la lumière froide de la cuisine. Le monde est banal et quotidien, pourtant il est essentiel. Un mauvais café, une aigreur, mais se sentir vivante, toucher la main d'un autre, d'une autre. Le monde quotidien ne reçoit pas de prix Nobel.

Je ne veux pas attendre seule. J'ai cru que mille nuits il suffisait d'être témoin. Je regardais la vie des autres sans la voir. Je n'avais pas encore compris, je fais partie de l'image. Regarder la vie des autres, c'est devenir l'autre. Je me croyais différente, un peu ailleurs. Je vivais une aventure extraordinaire, unique. Une romance du temps vieilli. Durant mille nuits, j'ai été orgueilleuse, orgueilleuse comme une coquette. Autour de moi, le monde vivait, battait. Tourbillons renouvelés. Tourbillons. Avec les nuits chaudes de l'été, les enfants courent, jouent dans la rue, dans les jardins entre les maisons, s'interpellent depuis les terrasses. Dans les nuits chaudes, les enfants sont libres, personne ne les gronde. On ne peut pas retenir les herbes folles. Ils s'endorment tard, promènent leurs yeux de fièvre comme des chats en laisse, sont des flammes qui égayent les nuits, dansent sur les dessins-marelles, rigolent de mon amour, rigolent avec une cruauté mauvaise, ont des gestes et des rires obscènes, mais eux-mêmes se tiennent par la main comme des couples de petits vieux. Ils ébauchent des tendresses dont ils ignorent encore le sens. La beauté est une rivière sans digue. Quel que soit l'âge, l'amour est immédiat. Une folie d'hormones. Un torrent. Combien de fois j'avais vu ce gars ?

Pas plus de cinq. Quatre fois je n'ai rien vu, un sillon sur le sable. Qui remarque un sillon sur le sable ?

Puis un jour, c'est un petit crabe, de grands claquements de pinces et de l'élégance. On ne voit que ça. C'est l'effet que ça m'a fait. De grands gestes et de l'élégance, mais à reculons. Est-ce qu'on connaît réellement les crabes ?

On les ramasse, on les dépose sur sa paume. On les regarde avec le regret de devoir les relâcher. Dans l'eau, ils seront plus vivants, on le sait, mais on les retient malgré soi. On imagine une cage... L'amour devient égoïste, un désir, une possession, une jalousie qui flambe.

J'ai parlé à ce garçon parce qu'il y avait dans l'air une odeur citron. Je ne sais pas si ça venait de lui. C'était une odeur avec tous les possibles. Une ligne tracée entre les étoiles avec un« début » qu'on ne peut pas apercevoir. Une fin tellement loin que même en plissant les yeux, on ne la distingue pas.

S'il me dit non, s'il ne dit rien, s'il ne vient pas, je deviendrai aventurière, je chercherai le passage du Nord-ouest. Beaucoup disent qu'il n'existe pas, que rien ne relie l'Atlantique au Pacifique, que ce mariage est impossible. Pourtant, les marins le cherchent toujours et toujours. Le passage du Nord-ouest.

Quand un gars vous dit non, on se plie, on se fait la plus petite possible. Moi, je prendrai le large, c'est comme ça. J'embarquerai sur un vieux cargo, une étrave régulière et tranchante. Elle séparera les vagues et laissera derrière elle un sillon d'amertume. S'il ne vient pas, le passage du Nord-ouest, le détroit surplombé de la mince falaise, j'embarquerai.

J'ai peur des mouettes... Si j'avais le mal de mer ?

Les marins n'aiment pas l'idée d'une femme à bord, c'est des superstitieux. Ils redoutent les sorcières autant que les sirènes. Alors, je chercherai un équipage de femme. Les voyages sont des aventures compliquées, Abdel ne dirait pas le contraire.

En mille nuits, j'ai peut-être vécu toutes mes vies, traversé tous les âges. En vous regardant m'écouter, j'ai deviné mille possibilités, espéré des amitiés rugueuses. J'ai dit que... Aimer, c'est des griffures. Aimer c'est du bonheur et du malheur, l'un ne va pas sans l'autre. Est-ce qu'on peut être amoureuse au point d'entendre un galop qui n'existe pas ?

Je suis veuve sans qu'il soit mort, c'est incroyable, je suis veuve. Je crois sentir son odeur, un froissement, une feuille citronnelle, une fraîcheur de nuit, une pluie fugace, mais la rue est vide, la lumière silencieuse. D'habitude les lampes bourdonnent. Parfois, rien. J'écoute le silence et

j'attends. Après un moment, j'entends les grenouilles. C'est léger. Indifférentes, glissants entre les nénuphars, elles étirent leurs longues pattes, longues comme les jambes des danseuses, se propulsent, négligentes, se gaussent des crapauds.

On ne se moque pas d'un cheval, je dois attendre, tenir promesse. Vous serez témoins, vous lui direz que je n'ai pas failli.

Certaines nuits, j'observe l'homme en rouge qui promène son chien et le fait danser à l'aide d'une lumière. Avec la patience, les saisons défilent. L'obscurité devient un crépitement d'insectes, puis l'hiver s'installe. Les grésillements s'atténuent, la neige avale les sons. Chacun se déplace silencieusement, recroquevillé sur lui-même. Chacun se referme dans sa propre chaleur. L'hiver est la plus terrible des saisons pour les locataires de la rue. Les grenouilles dorment sous la glace, semblent disparues pour l'éternité. Les nuits s'allongent trop. Je frappe mes cuisses et mes bras pour ne pas geler sur place. C'est dur, violent, mais tout est plus beau. La neige craque sous les pas, l'air est anormalement transparent. Par les nuits froides, j'espère qu'il émerge de l'ombre, me prenne dans ses bras, me réchauffe, dise :

– Voilà, je suis là.

Tout simple, beau comme un matin de février. Il serait aussi solide que cette statue dans les rues de Londres. Un petit nez étroit et frais, des pommettes de marbre, mais chaudes. La douceur étrange des hommes.

J'entrerais dans sa maison pour la première fois. Inévitablement il y aurait du désordre, il serait gêné sans l'admettre, ferait l'insouciant, cacherait maladroitement ses désirs en parlant de musique ou de voyage. Petit à petit, il serait proche de moi, je laisserais faire. Par un geste involontaire, on se toucherait, ça nous ferait rire. On se reculerait pour accepter le silence qui en suivrait. Je le regarderais. Je le regarderais sans impatience. Sans impatience parce que tout serait déjà acquis, mais l'hiver passe. Le printemps revient moite. Je me fais du mal inutilement, mais si on ne rêve pas, on ne sait pas attendre.

Mille nuits, j'ai été avec lui sans qu'il soit là. Je sais ce que c'est être veuve, je l'ai déjà dit. Mon sentiment est là, il est fort et chevillé. J'ai vécu deux ans et neuf mois de deuil. Alors que l'aube approche, j'espère la rencontre, j'espère à broyer du métal entre mes doigts. Mille nuits, c'est long, terriblement long... J'aimerais que ça dure encore.

Les éléphants sont en retard, d'habitude ils passent plus tôt.

Être amoureuse, c'est douloureux. Je suis là à attendre et les autres amoureuses passent sous mon nez à me rendre folle ou jalouse. Demain ça sera mon tour, je tiendrai la longe, souple et libre pour lui laisser encore

le droit de se cabrer. C'est sûr, ça sera mon tour, un frottement de paume sur l'encolure, presque du silence, mais ça sera là. Je ne suis pas meilleure, pas pire, j'ai besoin de compter dans le regard d'un autre. Avant la fin de la nuit, il viendra. Il aura de la considération, il sait que j'ai attendu mille nuits. Il ne sera pas insensible, c'est impossible.

Je n'aime pas le printemps. C'est une saison avec de la pluie, tout est mouillé. On croit qu'il y a du soleil, que l'air est tiède. Tout est humide, on s'enrhume facilement. Les pieds froids, c'est des envies de pisser. Les nuits demeurent trop longues. Les gens, pas si amoureux que ça, font semblant. Le printemps est une tromperie, un chapitre de roman doré, le printemps est une impatience de l'hiver.

L'été est la vraie saison des amours, des folies. Les feux de paille s'allument, une épidémie se répand et réveille les cœurs endormis, même ceux déjà assoupis dans les âges gris.

Les âges gris... Il y a au dix-neuf, une terrasse borgne. Tout le monde sait que la terrasse est borgne. La dame du dix-neuf a quatre-vingt-quatre ans, une femme raisonnable et posée. Ses cheveux blancs sont teintés bleus, légèrement. Ses habits sont de son âge, passé et vieilli. De la poussière s'envole quand elle les secoue. Cette manie de mettre du talc.

Elle parle avec des mots qui viennent d'un autre temps, ce temps où l'homme se croyait le maître des décisions. Rien ne se faisait sans lui. Ce temps où les femmes étaient sans vote comme sans voix. Elle parle avec un pas de retrait, des mots distingués alignés au cordeau.

Toutefois, chaque été... C'est une rumeur, il faut s'en méfier. Les rumeurs sont des rivières calmes. Elles ont l'air de rien. Une huile qui s'écoule lentement, une odeur de pétrole et d'incendie. Les rumeurs charrient des histoires de « pintades ». Les rumeurs sont des chants de serpents.

Mais... Les rumeurs ont le timbre velouté des curiosités et des divertissements.

Il paraît par beau temps sur une chaise longue, étendue et nue, la dame raisonnable s'offre au soleil. Une vieille femme impudique qui cède aux souvenirs de la folie. Maigre et fragile, innocente et chic. Si distinguée, si fripée, si retenue, elle trouve le plaisir de s'exposer au vent. Elle redevient une petite fille et se bronze sur un bord de mer, innocente et écartelée, un pied dans l'enfance juste avant de mettre l'autre dans la mort. Elle est à l'âge des grands écarts et sait exactement ce qui est important. Si je parlais de mes mille nuits, elle se moquerait de moi, mais (elle) utiliserait un autre mot que « pintade ». Elle s'amuserait à mes dépens avec un beau rire clair et léger. Nous serions sorcières et complices de quelques crimes. Si demain esseulée et déçue, au lieu d'embarquer sur un cargo rouillé, si

demain esseulée et déçue avec une chaise transatlantique je m'installais sur sa terrasse, aussi nue qu'elle, je crois qu'elle ne serait pas surprise.

Son regard glisserait sur mon corps et me traiterait en amie.

Elle me prendrait la main, nous serions deux femmes avec des tendresses échangées comme consolations. Les détours mystérieux du bonheur sont tolérés tant qu'ils demeurent secrets, ce n'est pas la nudité et la proximité des corps qui dérange, c'est le jugement et la morale.

Un ange passe, vous ne dites rien.

Le silence est une vrille, un linge mouillé qui se tord, il en tombe des galops de chevaux comme des gouttes d'avant les grandes pluies... Un galop de pas. Ils remontent la rue, légers et nerveux, valsent sur le goudron.

Ce n'est pas un cheval, c'est lui. Il vient... Vous entendez ?

Légers, rapides et nerveux. Il se presse. Je l'ai toujours vu se déplacer avec la lenteur d'un tigre, mais là, rapide et nerveux.

Faut pas que je m'emballe. Si je perds le souffle, je serai bredouillante. En sa présence, la chaleur s'enfuira de mon corps avec des auréoles sous les bras, ma main sera morte, moite, mes mots s'entremêleront, fils d'araignée entre les branches d'un sorbier. Ma raison sera une souris égarée dans un labyrinthe. S'il se serre contre moi, il sentira l'humidité de ma sueur, l'aspect d'une femme emportée par l'émotion. Il devinera l'ampleur de ma faiblesse. Je serai affreuse.

Et ce galop qui monte... Que faire de mes mains ?

Je meurs sur place, je ne respire plus. Le silence se détord, je deviens sourde. Les pas n'existent plus.

Je suis soulagée, je n'étais pas prête. Attendre mille nuits et ne pas être prête quand il le faut, c'est ridicule.

La première fois, j'étais parée, pas lui. Maintenant je suis à nouveau la planète Saturne, immobile, déseparée, victime d'une illusion. Qui se préoccupe de moi, du silence retrouvé et de l'absence ?

De milliers de vies virevoltent, des lucioles scintillent et s'endorment, des chiens assoupis, des livres tombés sur les tapis, des télévisions allumées face à un canapé vide, des vies par substitutions. La nuit, les villes sont des tombeaux drapés avec des lambeaux muets. Les gens ne sont pas vraiment morts, juste éteints. C'est ainsi que les hommes vivent dans la quiétude du coma entre curiosité et indifférence. Que faut-il pour que l'autre remarque l'autre ?

Qui se souvient du petit moineau du seize, la momie ?

J'ai parlé de l'homme rouge qui fait danser son chien avec un pointeur lumineux, un laser. Il balade le faisceau, le fait voltiger et l'animal saute, un cabri fumant d'efforts. Jamais il n'attrapera la lumière.

On court tous après des points lumineux sans savoir ce qu'ils sont, sans savoir où cela mène. On porte un poids sur les épaules, la lassitude. Je veux me coucher dans l'herbe et regarder les grenouilles nager. Je tourne « pintade » comme dit la vieille, j'ai déjà une racine sous la langue.

Un soir après un éclair, les lampadaires se sont éteints. Tout de suite le tonnerre, coup de marteau sur une table en bois, toute la vaisselle qui saute en l'air, vingt sur l'échelle de Richter, vingt au moins, même s'il n'y a que neuf degrés. Vingt ce soir-là, rien qu'au fracas. La rue plonge noire, obscure. Le luisant de la pluie dessine le contour des choses. Ça dure. Les gens allument des bougies. Un reflet de flamme comme on en a plus l'habitude. Tout le quartier brille doucement, une lueur de l'ancien temps. Ça dure. Il n'y a plus de télé, les gens se rassurent comme ils peuvent. Tout le quartier papote. À certaines fenêtres, on entend les grenouilles « valser mambo » avec les crapauds. On se parle d'une porte à l'autre, en pyjama, en robe de chambre. Des enfants inquiets se tiennent accrochés aux jambes des grands. C'est tout le quartier qui bruisse à se dire des choses légères, puis importantes. Des choses avec de l'amitié. Parfois des mots durs, sincères, et ces mots sont acceptés avec humilité. Les gens se comprennent, se trouvent semblables, deviennent attentifs. Un petit coup de tonnerre a relevé les âmes de chacun. Se reconnaître dans l'autre est le début.

Le couple du vingt-huit s'est découvert à la nuit de noces. Le mariage avait été arrangé par les familles. Ils viennent d'un pays aux odeurs de curry. Lui, il est grand comme une girafe avec un truc sur les cheveux, des cheveux avec une noirceur brillante. Elle, elle roule toujours quelque part. Elle est petite et se fait emporter par les différences du sol, se retient à des rambardes qui n'existent pas, mais ne tombe jamais. Ils sont mal assortis, différents l'un de l'autre, une girafe et une autruche. On se dit qu'ils ne peuvent pas s'accorder, mais quelquefois un geste, le sourire qui suit, une connivence démontre le contraire. Ils s'aiment d'une profondeur et d'une gravité incomparable. Ils s'accueillent tels qu'ils sont, comptent l'un pour l'autre, vivent un destin partagé. Ils sont humbles et leur amour a poussé comme une pivoine.

Ça grimpe, une pivoine. Une graine dans la terre, de la patience et ça va plus haut et plus fort qu'il était possible d'imaginer. Ils s'aiment parce qu'ils se sont abandonnés. Ils se sont fait confiance au lieu de s'habituer. Les frustrations, les peurs et les dégoûts poussent à se rejeter les uns, les autres, à hisser des murs. La vie maltraite et endurecit, mais malgré les

pieds dans la boue, dans le vent, le froid, dans les contrariétés accumulées, les places de travail perdues, les rêves envolés, les convoitises... Partager la chaleur est plus simple qu'on le croit.

Quand il viendra, tout à l'heure, peut-être qu'il ne m'aimera pas encore ?

Tout sera à faire. Je serai graine pivoine, je serai prévenante, ça prendra du temps. Dans les jours qui suivront et pour mille ans, je serai prévenante. Je prendrai la voix tendre des dresseurs de chevaux. Je veillerai à ne pas borner le champ avec des barrières, à ne pas utiliser des mots de reproches, des mots qui enferment. Je serai attentive à laisser des horizons et des nuages. Aimer, c'est un contrepoint. La vie est une musique, une fugue, il faut jouer toutes les notes, les dissonances et les harmonies, les marches funèbres, les sarabandes et les tangos de l'automne.

Le ciel blanchit déjà... Les éléphants ne sont pas venus, je passe pour une menteuse. Qui aurait pu croire cette histoire d'éléphants ?

L'horizon dessine une mince ligne, une rupture. Rapidement, trop rapidement, ça sépare le ciel de la terre. Mes bras et mes jambes sont lourds.

J'ai parlé du passage du Nord-ouest, c'est une histoire de marin vieille comme une épave. Le rêve d'une voie maritime contournant les montagnes de l'Amérique, permettant d'atteindre la Chine. Le rêve d'une marine à voile reliant les mondes. Le rêve d'une navigatrice, Marina Stella, première femme capitaine, première femme à commander une frégate de trois mats. Une légende effacée des livres d'histoire. Demeure le rêve, le passage par 47 degrés de latitude Nord, quelque part, on ne sait pas très bien où. Un rêve reste un rêve tant que rien ne devient réel.

Les rêves qui restent à l'intérieur des yeux sont les rêves le plus beaux.

De nos jours, l'air se réchauffe, les glaces fondent, les ours blancs émigrent encore plus au nord. Les icebergs se réduisent, dévoilent un passage du Nord-ouest pour les porte-conteneurs, grands navires-usines, standardisés, grands navires sans âmes. Quelque part au-delà de la mer de Beaufort, entre les écueils de plastique et les nappes pétrole.

Moi, j'embarquerai sur un vieux cargo à l'étrave coupante, il n'y aura que des femmes à bord. Ça sera apaisant. Nous serons un équipage de déçues, ça fera des bouteilles alcool et des chansons à boire. On sera heureuses et libres comme des sorcières, heureuses à ne plus revenir, heureuses à ne plus se laisser enfourcher par les tigres.

Cette nuit est une peau de chagrin, déjà les étoiles s'effacent. La plus courte et la plus longue, la conclusion de mille insomnies. J'étais déjà folle avant, maintenant c'est pire.

Jusqu'à la dernière seconde, je veux espérer, rassembler un courage de condamnée. La cigarette au bec, poser un regard de morgue sur la guillotine, négliger le tranchant et l'éclat du métal. Avec l'autorité de cette rose blanche prénommée Sophie, je ne reculerai pas.

Pourquoi celui que j'aime me fait si mal ?

Je veux espérer, je veux attendre, me raffermir. La foi, c'est croire l'impossible. Si personne n'était capable d'attendre mille nuits, le monde serait un décor vide. Personne n'aurait cherché le passage du Nord-ouest. Personne n'aurait atteint la lune. Personne n'aurait vu Rosa Parks refuser de céder sa place dans l'autobus. Personne n'aurait pleuré la mort de Roméo. Personne ne tendrait la main à ceux qui se noient.

Il me reste peu de temps avec des émotions sens dessus dessous, des folies, des envies, la découverte du monde, s'accrocher à la traine d'un météore, retourner la table et éparpiller la vaisselle d'argent, tout ça pour un gars, ce gars-là, ce gars qui ne vient pas.

J'ai dit mille nuits, j'aurais dû dire dix-mille, c'était neuf mille chances de plus.

Cette ligne, l'horizon, presque le jour. Ça arrive, c'est inéluctable. Je veux retenir le temps, couper les secondes en deux, en quatre, en éternité. Imaginer que l'instant devient un paysage avec de la brume. Des champs et des forêts, un vert charbon dans la lumière bleue. Un paysage vide, mais quelque chose, soudain, serait différent.

J'aiguise mon regard pour voir loin.

Je voudrais faire taire les grenouilles, les jalouses qui se moquent depuis l'étang. J'aimerais accueillir ce garçon dans un silence retrouvé. Je regarderais sa beauté, l'élégance de ses pas. Son trot serait si léger qu'il deviendrait réel. Je resterais à le regarder comme un rêve, une image que personne, sauf la mort, pourrait retirer de ma vie.

Le jour est à deux doigts, je regarde intensément, patiemment.

Soudain il est là... Je ne bouge pas. Il sait que je le regarde, cette manière de se tenir, c'est évident. Il est beau, n'a pas besoin de séduire.

Il s'approche... Quelque chose cloche. J'avance ma main, le saisir à l'encolure, approcher son visage et sentir son odeur.

À l'ultime seconde, un éclair me foudroie, j'ai de l'électricité jusqu'au fond des poches, les ténèbres roulent à l'intérieur de mon être. Une poignée de

sable s'écoule et laisse la paume et la main vide. Une douleur, je vacille sans équilibre.

Le premier rayon du soleil déchire l'horizon et me transperce, efface le mirage.

Il n'est pas venu.

Je suis disloquée, je ne veux plus respirer, mais mes poumons m'obligent à reprendre le souffle. Mes poumons revendiquent la vie, je suis soumis à deux éponges.

Le rêve s'efface, le jour est là.

Un oiseau se dresse sur le faite du toit. Un cri léger, une girouette qui grince. Toutes des choses sans importance que je ne pourrai jamais oublier.

C'est le premier jour après mille nuits.

J'ai aimé comme une perdante, si c'était à refaire, mille fois je le referais.

Je laisse la théière, laisse mes mots, n'en ai plus besoin. Je laisse mon ombre aussi, n'en ai plus besoin non plus. Rien ne me retient, je trouverai ce vieux cargo et son équipage d'aventurières. Ce vieux cargo pour les mers polaires.

Au Nord, en hiver, il n'y a que de l'obscurité. Mille nuits en une seule... Ça fera du temps pour rêver.

L'amoureuse quitte la scène, on entend les barrisements d'un cortège d'éléphants qui s'approche, puis le bruit de la mer.

Noir.

parutions

la mort de Vladimir

Yves Robert – théâtre - Les Petites Lessiveries – 2004

la femme qui tenait un homme en laisse

Yves Robert – monologue – Les Petites Lessiveries – 2006

le livre des tempêtes

Yves Robert – théâtre - Les Petites Lessiveries – 2008

la ligne obscure

Yves Robert – roman – éditions d'autre part – 2014

l'étoile du Nord

Yves Robert – monologue – Atelier Grand Cargo – brochure couleur – 2015

le Lieutenant de guerre

Yves Robert – monologue – Atelier Grand Cargo – cahier– 2019

Niobé, un matin

Yves Robert – monologue – Atelier Grand Cargo – brochure couleur – 2019

la rivière à la mer

Yves Robert – monologue – Atelier Grand Cargo – brochure couleur – 2019

mille nuits ou regarder les grenouille nager ♀

Yves Robert – monologue – Atelier Grand Cargo – cahier – 2021

le journal du silence

Yves Robert – Atelier Grand Cargo – cahier– 2022

l'essoufflement de l'ange

Yves Robert – théâtre – Atelier Grand Cargo – cahier– 2023

Hibakushas - Oppenheimer le destin des parias

Bernadette Richard – Atelier Grand Cargo – cahier– 2023

ATELIER GRAND CARGO

Cornes-Morel 13, 2300 La Chaux-de-Fonds – Suisse – www.cargo15.ch
collection théâtre seul.e au monde – août 2021 – impressum Yves Robert
réimpression 2023

imprimé à Tavannes au **fOrum
culture**

Je voudrais faire taire les grenouilles, les jalouses qui se moquent depuis l'étang. J'aimerais accueillir ce garçon dans un silence retrouvé. Je regarderais sa beauté, l'élégance de ses pas. Son trot serait si léger qu'il deviendrait réel. Je resterais à le regarder comme un rêve, une image que personne, sauf la mort, pourrait retirer de ma vie.